

Le voyageur

Il est un voyageur qui jamais ne s'arrête,
 Soit qu'à l'horizon noir un orage s'apprête,
 Soit que le soleil brille, et qu'un vent doux et pur
 Fasse fuir tout orage à la voûte d'azur.
 Non, dès qu'il est parti, jamais il ne repose,
 Et, sans jouir de rien, il veut voir tout chose.
 Ni le parfum des fleurs, ni le charme des bois,
 Ni les lacs argentés, ni la puissante voix
 Qui sort de l'océan ou descend des montagnes,
 Ni les sentiers ombreux des riantes campagnes
 Ne peuvent le fixer. Dans son mobile esprit
 A peine un souvenir demeure-t-il écrit.
 Toujours fouler un sol étranger, toujours vivre
 Sous des cieus ignorés puis s'éloigner et suivre
 Une route aux détours perdus dans le loin,
 C'est, pour ce voyageur, le bonheur,—le destin.
 S'il n'allait point ainsi d'un pas infatigable
 Par la terre et les eaux, le soleil et le sable;
 S'il ne vivait ainsi dans un vague avenir,
 Pressé, pour arriver, de voir le jour finir;
 Enfin s'il accueillait, dans une entière joie
 Les biens et les plaisirs que le ciel nous envoie,
 Et que, ne formant plus de rêve ambitieux,
 Il modérât son cœur et sût borner ses vœux,
 Le pauvre voyageur trouverait en ce monde
 Plus d'un bocage frais, d'une source féconde;
 S'il s'arrêtait, les fruits tomberaient dans sa main.
 Un lien enchanté,—mystérieux hymen,—
 Bientôt l'attacherait au sein de la nature:
 Il serait dieu du monde et non plus créature;
 Et pour lui révéler ses secrets et ses lois
 L'harmonie à Dieu même emprunterait sa voix!

Mais ne demandez pas au marcheur intrépide
 D'arrêter ses désirs plus que son pas rapide;
 Ne l'interrogez point sur le but qu'il poursuit,
 Mensongère oasis qui le trompe et s'enfuit.
 C'est l'inconnu qu'il veut, l'inconnu qu'il appelle;
 Sa part, dès qu'il la tient, ne lui paraît plus belle;
 Et, débile pygmée, il fait dans son néant